

La littérature du silence (À propos de Parain, Blanchot et Des Forêts)

Claude Perruchot

Volume 2, numéro 1, 1966

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036222ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036222ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Perruchot, C. (1966). Compte rendu de [La littérature du silence (À propos de Parain, Blanchot et Des Forêts)]. *Études françaises*, 2(1), 109–116.
<https://doi.org/10.7202/036222ar>

NOTES DE LECTURE

LA LITTÉRATURE DU SILENCE

(À propos de Parain, Blanchot et Des Forêts)

Si, comme le dit Eschyle, « l'énigme se révèle à qui sait réserver le silence au sein de la parole », il eût sans doute été plus sage de se taire, ne fût-ce que pour honorer ces martyrs du langage que sont Brice Parain, Maurice Blanchot et Louis-René Des Forêts. C'eût été échapper au risque de trahir leur pensée, mais pour se jeter dans celui, plus grave, de trahir leur silence en laissant s'établir, comme le jardinier dans l'*Électre* de Giraudoux, ce mutisme qui est la manifestation préférée des dieux, « ce silence aux mille sons où tout est à sa place », comme Parain nomme la paix des campagnes.

Or rien n'est plus éloigné de leur perspective qu'un silence « consacré », soit à la contemplation muette de l'Ineffable, abondamment chanté par les Romantiques et, jusqu'à nous, par de bavards ennemis du langage, soit à la présentation « réaliste » des objets au moyen de « cette parole articulée d'une ancienne absence de parole qui, écrit William Saroyan, n'est ni de l'anglais, ni du latin, ni du grec, mais... du roc, solide à la façon du roc, un langage de pierre qui est foncièrement du silence ».

Ce lourd silence, tout en or, riche et comme peuplé de présences inhumaines — tables ou dieux —, ce calme éloquent de musée ou de jardin botanique étiquetés, n'est plus possible pour nous « modernes » qui retentissons encore de l'écroulement du surplomb de l'homme par l'Être. Fils d'Œdipe, dans l'exil et le royaume de nos déserts sans sphinx, nous n'entendons plus de voix qui aplanisse le chemin du Seigneur, mais seulement l'écho de la parole dévastatrice : « l'homme ». Le confort d'un Verbeau-Commencement qui donnait aux choses leur visage d'identité et laissait à l'écrivain la surprise de retrouver leur nom, avec une demi-pause de *suspense* et un quart de soupir de regret, n'est plus permis à celui qui a entendu la leçon d'humanisme du XVIII^e siècle rompre cette harmonie. Et ce ne sont pas seulement les philosophes de l'*Aufklärung* qui ont dépeuplé le

silence des cieus, ni plus tard les moralistes nietzschéens, mais aussi bien les physiiciens qui nous enseignent depuis un siècle et demi à ne pas chercher de substrat derrière les phénomènes, de chose qui se meut derrière un mouvement. Ainsi n'y aurait-il plus pour l'écrivain quelque chose — ou quelqu'un — qui se tait dans le silence et qui s'exprimerait ou se représenterait dans le langage. Au retour du Jardin des Oliviers, il réalise lentement, non sans nostalgie, que la littérature n'est pas relative à autre chose, à un au-delà réel qui la limiterait en la fondant, et que, partie de l'aventure humaine, elle est comme elle sans garantie mais *absolue*. Dès lors le silence ce n'est plus l'Autre du langage, une fenêtre dans le discours, ouverte sur la transcendance et par où s'envolaient les significations; radicalement immanent à la parole, il en est l'envers, ou la cessation, ou encore le fond sur lequel elle se détache comme une figure de craie sur un tableau noir.

Est-ce à dire que Parain, Blanchot et Des Forêts soient de ces philosophes impénitents qui prétendent dogmatiser en littérature ? Point du tout ! Et si le seul, Parain a été philosophe de profession, encore lui reproche-t-on justement d'avoir confondu littérature et philosophie, et l'un de ses derniers ouvrages, *Sur la dialectique*, s'achève sur une excellente pièce de théâtre, intitulée *Noir sur Blanc* qui, écrit-il, « n'est pas là pour illustrer ce qui est dit ailleurs dans le livre ... mais parce qu'elle est elle-même un moment de la dialectique ... et, je crois, son dernier mouvement, sa fin et son échec, le moment où à force de courir d'une parole à l'autre pour tâcher d'attraper un sens et un peu de repos avec, ce qui apparaît vite sans espoir ... on se met à désirer furieusement, à peu près comme on a envie de la mort quand on est malheureux, que le monde entier cesse de vivre et d'agir *pour ne plus faire que parler*, pour ne plus s'occuper que de déchiffrer cette énigme qui est terrible: pourquoi faut-il qu'on parle ? » Qui ne voit en effet que l'artificielle distinction entre littérature et philosophie s'efface aujourd'hui là où il y a prise de conscience critique du langage soit de la part de l'écrivain, soucieux comme Blanchot de situer son entreprise et le mode d'existence de son objet, soit de la part du philosophe qui ne peut oublier que sa philosophie n'est, après tout, elle aussi, qu'un phénomène, qu'un langage qui ne peut prétendre à un objet transcendant et doit se justifier, au niveau même de ce langage, comme œuvre littéraire.

C'est en effet d'une crise du langage qu'est sortie la position humaniste du problème du silence. « Ce n'est pas moi, écrit Parain, qui ai inventé la méfiance à l'égard du langage, elle nous a été insinuée par toute notre civilisation. »

Parain a l'âge du siècle; c'est un paysan, venu du silence de la terre et qui s'éveille au langage, à l'École normale supérieure, comme Adam au Paradis terrestre où les choses répondent à l'appel de leur nom. Mais la croyance à cette merveilleuse fidélité des êtres à la parole, qui le conduit à s'engager en 1914, ne résistera pas au vacarme et à la réfutation de la Grande Guerre. « La méfiance à l'égard des discours et des livres, écrit-il, nous avait finalement réduits aux émotions élémentaires. » D'où sa « stupeur » en constatant qu'à l'« arrière », et au lendemain de cette guerre, « humanitaire » bien sûr, mais inhumaine, les hommes continuaient de parler comme si, de leur emploi abusif et contradictoire les mots n'avaient pas subi un ébranlement, qui lui donnait, quant à lui, le « sentiment vertigineux d'une inexactitude du langage ». La paix, c'est-à-dire l'entre-deux-guerres, achèvera de l'édifier sur le sens des mots pour lesquels on meurt : justice, démocratie, liberté... « Notre époque, écrira plus tard Albert Camus commentant Parain, aurait besoin d'un dictionnaire. » Faute de dictionnaire, Parain essaie d'abord de se contenter d'un code : il s'inscrit au parti politique qui prétendait que la tâche de la philosophie n'était plus de comprendre le monde mais de le transformer. Il espère y trouver non des significations nouvelles pour les mots devenus malades, mais une hygiénique réduction de la parole au « mot d'ordre », à un système de consignes dont chacune est le signal d'une action parfaitement déterminée. C'était une tentative de dévalorisation du langage, un premier retour au silence complice de son enfance.

Mais on ne peut pas ne pas parler. « Personne ne se tait, note Parain revenu du parti communiste, voilà notre première donnée, c'est d'elle qu'il faut partir. »

Au terme de sa quête pathétique du silence, il découvre que l'homme appartient au langage, plus encore que le langage ne lui appartient. Les mots déterminent notre action et sont la clef de voûte de notre morale, lors même que, tel le personnage stendhalien, nous essaierions d'agir héroïquement par delà les livres, offrant ainsi à la postérité le modèle dérisoire d'un nouveau héros de roman. Mais inversement notre pensée la plus intime est déjà parole taciturne. Dans son *Essai sur le Logos platonicien*, Parain a retrouvé l'unité indifférenciée du concept le plus ancien de la philosophie occidentale : le « Logos » c'est la pensée, c'est le sens, c'est la loi de l'esprit, mais c'est d'abord et toujours le langage. « Nos pensées, écrit notre auteur, croient se nourrir du silence comme d'une source étrangère à elles ... mais le silence n'est déjà qu'un mode de la pensée. » Se taire

c'est encore parler, ce qui revient à dire que le mot « silence » signifie le contraire de ce qu'il désigne et que le langage perd tout sens au moment même où il se révèle sans issue. Ce n'est qu'un système de signes relatifs les uns aux autres, une algèbre.

Mais si l'ensemble de tous ces mots, qui ne renvoient — comme en témoigne le cercle vicieux des dictionnaires — qu'à d'autres mots, ne renvoie lui-même à rien d'autre, s'il n'y a pas de sens du sens et si le langage n'a pas de raison, alors la totalité de nos paroles n'est pas elle-même une parole mais un *silence*. Comme le néant heideggerien « embrasse universellement toutes choses dans un embrassement sans poids », selon l'expression de Hölderlin, comme le « jour » d'Héraclite est la condition en même temps que la négation de tout ce qui garde une opacité à éclairer, le silence soutient et immerge le langage, qui le réfléchit comme sa condition originaire: c'est dans le silence qu'éclate le mystère en pleine lumière de la parole et du sens. Bien entendu ce silence dont chaque mot fait résonner le creux — dans la mesure où chaque mot d'une langue, comme l'a montré Ferdinand de Saussure, est la négation de tous les autres mots et désigne par là la totalité de la langue — c'est le contraire du mutisme. « Nulle part je ne l'atteins, écrit Parain. Il est au-delà de nous. Le langage n'est que le raisonnement qui mène vers lui. » Sans doute les grands écrivains s'approchent-ils de ce silence, par la création d'un langage dont on peut totaliser les mots — en ce sens on parlera de la langue de Platon, de la langue de Shakespeare — mais cette totalisation ne sera jamais achevée puisqu'elle ne peut se faire que par des mots. « Le langage, écrit encore Parain, c'est le seuil du « silence que je ne puis franchir ». Inaccessible et pourtant si proche de moi-même au moment de parler, le silence, c'est l'*envers* de mon discours. »

Et pourtant c'est de l'autre côté de ce seuil interdit, sur cet envers silencieux de la parole que s'exerce la réflexion de Maurice Blanchot. L'étonnant est que ce soit la leçon de Parain qui l'ait conduit là: c'est qu'il l'a entendue avec le recul d'une génération et l'avance d'une guerre. À la guerre promise comme la dernière et qui n'avait pas tenu parole, a succédé, vingt ans plus tard la guerre qu'on n'osait plus appeler par son nom, celle qui « n'aura pas lieu » et dont on crut avec Giraudoux pouvoir conjurer la monstruosité par le langage. L'idéalisme du premier quart de siècle a fait place au sentiment de l'absurdité du réel et le panlogisme hégélien dont s'était nourri Parain, à une nouvelle philosophie de la conscience. Ainsi, là où Brice Parain écrivait encore en 1942: « Tirés hors du présent par la dénomination nous ne lui appartenons pas. Nous ne

l'atteindrions et notre liberté en même temps que si nous accédions au silence ... mais nous nous en barrons l'accès du même coup puisque nous le nommons » ; Sartre répond presque au même moment : « Le langage peut me résister, m'égarer, mais je n'en serai jamais dupe que si je le veux, car j'ai la possibilité de revenir toujours à ce que je suis, à ce vide, à *ce silence que je suis*, par quoi cependant il y a un langage et il y a un monde ». Quand Parain se sent pris dans le langage comme dans un océan sans rivage, désespérant de la terre promise mais jamais tenue d'un réel, ses cadets de vingt ans se déclarent hantés par l'être-là des choses, assaillis par l'existence violente d'un monde sans visage. Loin de se plaindre que le mot ne soit qu'une évocation vaine, ils lui demandent au contraire d'être une conjuration efficace, l'instrument d'un exorcisme.

S'il faut parler et parler encore, c'est parce que pour eux, comme pour Schéhérazade, le silence est lourd de menace contre l'homme. Le premier cri est de frayeur : prière déjà. « Sois sage, ô ma douleur, et tiens-toi plus tranquille... », grâce au poème qui, par le charme d'Orphée, en suspend la violence sauvage et nous permet d'entendre au cœur de la parole apaisante et radieuse, l'autre silence : « la douce nuit qui marche ». « L'intérêt du langage, écrit Maurice Blanchot, est de détruire par sa puissance abstraite la réalité matérielle des choses » et, citant Mallarmé : « Je dis : une fleur ! et, hors de l'oubli où ma voix ne relègue aucun contour, en tant que quelque chose d'autre que les calices sus, musicalement se lève, idée même et suave, l'absence de tous bouquets ». Classique substitution de l'essence à l'existence individuelle, dira-t-on, sagesse intellectualiste ? Il ne s'agirait que de remplacer le hurlement de la chose par le bavardage des idées ? Mais la littérature ne se rassasie pas de concepts : elle n'appelle pas un chat un chat ; ce qu'elle veut saisir dans le filet des images, c'est l'existence même qu'elle a détruite. « Je dis : une fleur ! commente encore Blanchot, mais dans l'absence où je la cite, au fond de ce mot lourd, surgissant lui-même comme une chose inconnue, je convoque passionnément l'obscurité de cette fleur, ce parfum que je traverse et que je ne respire pas. »

Ainsi ce pouvoir de prendre la place de l'existence détruite, qu'on appelle pouvoir de *représentation* des mots, s'il écarte la chose un instant, la rappelle par la prétention du mot à la signifier ; d'où la nécessité d'un second mot pour éloigner le premier et maintenir l'absence. L'écrivain rêvera donc d'éliminer tout point d'appui pour son livre et de constituer, par la plénitude de son langage, l'absence pure, et par conséquent l'absence

même de ce langage. On retrouve ici, semble-t-il, le silence de Parain.

Mais c'est dans une perspective inverse: l'aspect irréel et circulaire du langage c'est justement pour Blanchot ce qui en fait la valeur, c'est même ce qui en fait le poids de réalité. Car les mots aussi sont des choses et tout se passe « comme si maintenant, écrit notre auteur, le silence n'était plus dans le pouvoir de nier la chose, mais dans l'ambition du langage — et particulièrement de la poésie — de devenir chose elle-même ... une nature soustraite à toute pensée et à toute parole ». Ainsi « l'envol tacite d'abstraction », comme disait Mallarmé, ne nous a arrachés à la terre que pour venir s'écraser sur le mutisme de la page écrite ou de la parole prononcée.

C'est qu'on ne saurait parler sans fin, alors que pourtant chaque mot, en prétendant au sens, réclame l'avenir d'un autre mot. Le silence n'est donc pas seulement l'horizon de cette promesse indéfinie d'absence qu'est le langage, il est aussi beaucoup plus sûrement silence de *mort*. Certitude absolue pour chaque sujet parlant et pour l'humanité elle-même, l'arrêt fatal du langage précipite dans une existence de chose chacune de mes paroles et en fait, comme l'écrit Blanchot, « une partie à peine détachée du milieu souterrain ... la stupeur du face à face au fond de l'obscurité ». La totalisation rêvée par Parain c'est, ironiquement, le silence lui-même qui la réalise: c'est le dernier mot d'un langage mortel dont l'absurdité sonore était par conséquent présente dès le premier. Est-ce à dire qu'immortel j'échapperais à « cette impossibilité de parler d'où naît le vertige de la parole » ? Non, car alors je ne pourrais même pas nommer les choses: « Je dis: cette femme, écrit Blanchot, et mon langage veut dire que cette personne-ci, qui est là, maintenant, ... peut être plongée soudain dans un néant d'existence et de présence ... Sans doute mon langage ne tue personne, mais si cette femme n'était pas réellement capable de mourir ... je ne pourrais pas accomplir cette négation idéale, cet assassinat différé qu'est mon langage. Il est donc précisément exact de dire, quand je parle: la mort parle en moi ». C'est parce que les choses laissent entre elles et moi le creux de leur disparition, c'est parce que je suis temporel et mortel, que je puis nommer, avec Ronsard, les « rochers, les bois, les antres et les ondes », et paradoxalement c'est parce que mon langage est sans espoir que je puis appeler: « — Cassandra ! ». Étrange écho, sans échos, qui m'apprend, dans la stupeur du face à face avec des mots devenus opaques, que le silence de mort de la poésie, c'est le silence de la conscience.

C'est ce silence, creusé en nous par le jeu d'un langage irrémédiablement mensonger et capable seulement de dire le faux, c'est-à-dire ce qui n'existe pas, que Louis-René Des Forêts poursuit, à travers les cinq récits qu'il a réunis sous le titre peu sérieux de l'un d'eux: *la Chambre des enfants*. Auteur, en 1946, d'un roman intitulé *le Bavard*, il s'est tu quatorze ans avant de publier ce recueil. On y passe, selon une gradation savante dans l'allègement de la matière du récit, en même temps que de toute substance qui puisse fonder les mots, d'une anecdote réaliste sur la dernière guerre, au titre lourd d'« Un malade en forêt », où le mutisme est celui d'un mort, à la brillante dialectique, sans lieu ni temps, d'une réciprocité de consciences, intitulée « Dans un miroir ». Dans une perspective qui est bien celle, ironique, d'un jeu de miroirs, où l'effet d'une profondeur infinie est obtenu par des reflets de reflets de plus en plus superficiels, se réfléchissent cent fois et toujours différemment, les ruses verbales d'un personnage qui essaie d'en arracher un autre à un mutisme volontaire et radical. C'est comme si l'homme-en-proie-au-langage de Parain et l'homme-voué-au-silence de Blanchot s'étaient donné, dans cette chambre toute en glaces, le plus désespéré des rendez-vous.

Désespéré mais non stérile, puisque ce refus de répondre de celui à qui j'adresse le sens de mes mots est comme un jugement de vanité et de mauvaise foi que je n'ai jamais fini de récuser par une appréciation critique de ma précédente affirmation. C'est le silence de l'Autre qui oblige la parole à se dialectiser, à inventer avec chaque mot une nouvelle négation de sa propre négation et, antérieurement à toute interlocution, lui donne la forme originaire du dialogue.

Silence victorieux, semble-t-il, puisqu'il force le langage à s'épuiser jusqu'à l'insignifiance et au tapage, mais qui n'est en réalité que le reflet de la victoire absolue du langage, qu'un vide évoqué par l'invocation à la totalité de la langue; conscience de soi, « silence que je suis », disait Sartre; oui, mais si l'on reconnaît que cette conscience n'est pas une origine mais un résultat, fruit mortel de toute une culture.

Ce thème d'un langage qui essaie de se faire aussi vaste que le silence et d'un silence qui se veut plus profond que le langage, est aussi celui du récit qui a donné son nom au recueil de Des Forêts. Là, nous surprenons, au travers d'une porte fermée, le bavardage d'enfants en train de tourmenter un de leurs camarades qui se tient coi, au point que nous pouvons douter s'il existe ou n'est qu'un phantasme des autres enfants. Pour le faire sortir de sa réserve, ceux-ci parodient une scène de la

vie de leur collègue, où il apparaît que le Règlement n'exprime aucunement la volonté des Maîtres, ni ne vise à réprimer aucune impulsion naturelle des Élèves, mais que tous se dévouent à ce que *dit* le Règlement, les uns en punissant, les autres en se rendant coupables. Mais cette évocation, très kafkaïenne, est impuissante à attirer Georges, l'enfant silencieux, dans le piège des mots. Les enfants se tairont donc à leur tour pour le forcer à parler, nous inquiétant par leur silence soudain et prolongé jusqu'à ce que, sur le point d'intervenir, nous comprenions enfin que Georges, c'était nous.

Il y a là comme un espoir, une vérité du silence qui sort de la bouche close des enfants, à savoir que le silence humain est toujours *adressé*, comme l'est aussi le langage, sans que ni l'un ni l'autre puisse saisir jamais son destinataire. Chacun en appelle à son contraire, non sans duplicité, comme à une promesse de salut, ainsi que le fera dire Des Forêts à ses enfants: « Mais à la fin, demande l'un d'eux, n'êtes-vous pas las de parler pour ne rien dire ? — Jamais assez pour nous taire, toujours trop pour dire quelque chose, répondent-ils. — Est-ce au-dessus de vos forces de faire comme si vous deviez à jamais garder le silence ? — Soit ! Nous imiterons Georges pour qui cela n'est pas au-dessus de ses forces ! — Et vous en serez récompensés ! Retenez bien ce que je vous dis: Georges parlera, Georges nous sauvera tous ! »

La parole attendue, et jamais donnée, n'est-ce pas ce qui fait la vérité humaine d'un silence qui est toujours, pour nous, celui de l'attente ?

À la *logique* du silence que proposait Parain, irréfutable, mais qui laissait échapper le silence vécu, nous avons vu s'opposer la fière *ontologie* de Blanchot, qui se veut humaniste, mais qui retire, au fond, la parole à l'homme pour la rendre aux espaces infinis de Pascal. Des Forêts, lui, nous ramène à l'expérience première du silence, qui n'est pas celle de la solitude mais de l'inter-subjectivité et rend ses dimensions *humaines* au dialogue enfin rétabli entre la parole aventureuse et le silence réfléchissant.

CLAUDE PERRUCHOT
(Toronto)